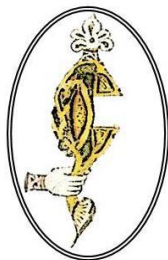


LE PAIN MULTICOLORE
Une histoire pour les petits garçons



ШАРЕНИ ХЛЕБ / ŠARENI HLEB

MILORAD PAVIĆ

EXTRAIT

© Traduit du serbe par Maria Béjanovska



PREMIER CHAPITRE

DOUZE SOLDATS D'ARGENT

On ne sait pas exactement et on ne saura jamais si la tante Emilia aimait son petit-neveu Eugène ou bien si c'était lui qui l'aimait. Il semblerait qu'elle l'avait aimé jusque-là et lui l'aimait à partir de là. Comme à la guerre, il existe dans l'amour ce « là », donc, un pays de nulle part. Quoi qu'il en soit, un jour de bouffée d'amour pour Eugène, la tante Emilia (qu'il n'osait pas appeler tante Mitsika) acheta à son petit-neveu une boîte de magnifiques soldats d'argent. La boîte à rayures fut placée en haut d'une armoire, et dedans dormaient 12 artilleurs en armes, prêts à combattre. Chacun possédait un sabre, une hallebarde et une massue. Ils étaient invincibles.

Chaque lundi, la tante qu'Eugène n'osait pas appeler Mitsika, lui donnait un soldat d'argent de cette boîte à rayures. Cela avait un mauvais côté car à partir du moment où les soldats d'argent n'étaient plus en rang ils se perdaient facilement. Et lorsque Eugène reçut un lundi le dernier soldat, il constata que son unité s'était éparpillée et qu'il ne possédait plus une armée. Or il rêvait de devenir chef d'une armée, d'autant plus qu'il était déjà prédisposé : il s'appelait Eugène comme le célèbre maréchal Eugène Savoïski, le conquérant de Buda, de Belgrade et de Senta, et il possédait sa propre armée de la boîte à rayures qu'il fallait maintenant rassembler. Il avait décidé de partir en expédition afin de reconquérir au moins Buda, Belgrade et Senta. Mais, les soldats avaient disparu.

Alors il demanda conseil à sa petite sœur Théodora qui lui dit qu'il existe dans les aéroports des bureaux pour des objets perdus, et ils profitèrent de la première occasion, en attendant la tante Emilia qui revenait d'un voyage, pour s'adresser aux responsables de l'aéroport.

– Je suis Eugène et je voudrais déclarer la disparition de douze soldats complètement équipés pour le combat.

– Nous n’avons pas sur notre liste une indication que des soldats de ce genre avaient été transportés par nos avions. Ils ont pris quel vol et quelle a été leur destination ? Est-ce que l’avion dans lequel ils se trouvaient s’est écrasé ?

– Ils n’ont pas pris d’avion. Ils sont perdus quelque part chez nous, sur la terrasse, dans la cour, sous le lit, à l’école, dans les autobus, dans les tramways ou dans la rue. Le plus souvent dans l’herbe.

– Dans ce cas, nous ne sommes pas compétents. Le mieux serait de vous adresser au « Jardin des objets oubliés » qui se trouve au bout de la rue principale.

Ainsi pendant une journée ensoleillée Eugène et sa sœur Théodora se rendirent au « Jardin des objets oubliés », au bout de la rue principale. Il y avait dans ce jardin tant d’objets qui attendaient d’être trouvés. Toute une composition d’un train que quelqu’un avait perdu à 13h 50 à la gare de Nis, attendait là, crachant de la vapeur, puis tant de jours qui tournaient en rond et que des fainéants avaient perdus, et tant d’occasions perdues pour rattraper les mauvaises notes. Le jardin était rempli de rêves oubliés et de chiots perdus. Au milieu du jardin il y avait un magnifique arbre couvert de feuilles d’automne telles des poires jaunes. Eugène l’a tout de suite reconnu. C’était un arbre qu’il avait oublié de dessiner pour son devoir à la maison. Sur une de ses branches étaient accrochés trois cas perdus, en dessous d’eux, sur le sol, flânaient beaucoup de matchs perdus, des tas de couvre-chefs oubliés, de clés et de parapluies, deux amours oubliées, trois procès perdus, un honneur perdu, mais les plus nombreuses étaient les confiances perdues et, naturellement, des paquets égarés et des chats abandonnés. Mais il n’y avait nulle part les soldats perdus.

Fatigués de tout ce monde, Eugène et Théodora s’écroulèrent sur un banc sous lequel se tenait un petit pot

– Etes-vous aussi un cas perdu ? lui demandèrent-ils.

– Que Dieu me protège, dit le petit pot, je ne suis pas perdu, je suis jeté, car j’étais esquinaté.

– Vous n’attendez donc personne pour venir vous chercher ?

– Au contraire, c’est vous deux que j’attends depuis une semaine.

– Pourquoi nous attendez-vous ? demandèrent étonnés le frère et la sœur.

– Parce que je sais que vous voulez me poser une question. Vous avez sans doute perdu quelque chose.

– Oui, nous cherchons les 12 soldats d’argent, armés jusqu’aux dents, qui ont disparu. Savez-vous peut-être où ils se trouvent en ce moment ?

– Non, je ne sais pas mais, si je me souviens bien, il y a une histoire qui en parle.

– Quelle est cette histoire et comment la trouver ? demanda Eugène au petit pot

– C’est simple. Je peux vous la raconter, car c’est mon histoire. Si vous êtes prêts à l’entendre, la voici. Il suffit de tourner la page.

LE ROMAN D'AMOUR D'UN POËLON SAGE

1.

Notre maître avait besoin d'anges nouveaux et il demanda à ses assistants de lui en fabriquer deux. Après les avoir obtenus, il les enferma au cinquième de ses sept cieux. Ils y restèrent dans l'obscurité jusqu'au moment où ils devaient faire leur offrande au maître. Comme la plupart des anges, ceux-là aussi étaient des anges gardiens et ils obtinrent des noms selon ce qu'ils devaient protéger.

L'un des anges était en cuivre et s'appelait le poêlon, l'autre était en terre cuite et s'appelait le caquelon. Comme au cinquième ciel il n'y avait pas beaucoup de place, le caquelon fut rangé dans une grande marmite, qui s'y trouvait depuis très longtemps. Ainsi, ces deux anges, le caquelon et la marmite, se rapprochèrent immédiatement. D'ailleurs le poêlon a entendu (car il avait une oreille sur sa longue queue) que la marmite avait déjà été mariée avec un entonnoir, qui se trouvait autrefois à la place qu'occupait maintenant le caquelon, mais il était tellement écorché qu'on ne pouvait plus supporter sa stupidité. Heureusement, on l'a déplacé dans le goulot d'une bouteille, au fond du ciel inférieur.

C'est ainsi que la marmite se retrouva divorcée, et d'autant plus contente avec le caquelon qu'il lui était tombé dans les bras sans comprendre où il se trouvait et avec qui il était. Bien qu'il n'eût pas une mais deux oreilles, mais qu'elles étaient collées contre sa tête, il n'entendit rien de tout cela. Blotti ainsi, dans l'obscurité du cinquième ciel, dans les bras de la marmite, il se sentit très content et dit au poêlon :

– Notre maître est merveilleux, il nous aime et s'occupe de notre bonheur. Il a tout ordonné autour de nous avec une parfaite sagesse. J'aime particulièrement les jours et les nuits. Ces longues, longues nuits qui conviennent aux jeunes mariés et ces journées courtes, lorsque nous allons vers la lumière luxuriante du foyer et que la meilleure des nourritures mijote en nous pour notre patron. Sa mère m'a une fois regardé tendrement et a dit que dans chaque marmite pleine de petits pois

il y a toujours une graine de sagesse. Notre maître a créé pour nous sept ciels qu'il a fait habiter par des anges. Dommage que nous ne puissions pas jeter un coup d'œil au sixième ciel, au-dessus de nous, et au quatrième, qui se trouve en dessous de nous, pour voir tous ces miracles...

2.

Le poêlon, qui était un ange sage, fait non avec la terre mais avec son cœur, en cuivre qui brille comme le Soleil, dit au caquelon :

– Tu te trompes. Ce n'est pas l'amour de notre maître qui nous a installés au cinquième ciel mais sa faim. Ce ciel ressemble d'ailleurs beaucoup à une étagère. Je mettrais ma queue au feu qu'il y a au-dessus de nous la même étagère, comme en dessous de nous. Et que ce que tu appelles les jours et les nuits ne sont que l'ouverture et la fermeture de la porte de l'armoire. Je n'ai pas de raison de me plaindre, car mon contenu est plus précieux que le tien, je suis ange gardien d'êtres supérieurs à ceux que toi tu gardes. Au lieu des haricots blancs, on prépare en moi pour notre maître des cailles farcies, des poissons ou bien des saucisses, et il soulève avec gourmandise et impatience mon chapeau avant même que je l'enlève pour le saluer, seulement pour voir ce qu'on lui prépare en moi. Et mes odeurs portent jusqu'à ses narines les prières, les pensées et les rêves de ceux que je protège...

Mais malgré cela, regarde comme je suis noirci par le feu et rarement nettoyé ! Le feu, celui que je fréquentais dans le ventre de la terre et sur lequel je suis né et je fus trempé, pour briller comme un miroir, c'est ce même feu qui fait de moi aujourd'hui le plus noirci parmi les anges ! Le bonheur et le malheur se trouvent dans la même chose. Où est là la sagesse, où est là l'amour ? Et peut-il être un maître s'il se comporte de cette façon avec nous ? D'ailleurs, on a dit depuis longtemps : « Ne t'invente pas des idoles »

– Tu ne sais pas ce que tu dis, dit le caquelon au poêlon, tu as noirci, et même tes pensées sont devenues noires.

Et il appela comme témoin la marmite qui lui répondit avoir déjà entendu quelque chose de semblable contre leur maître. C'est ainsi que parlait autrefois un petit pot qui a mal fini. Il s'appelait Petsko. A la fin, tout écorché, on l'avait jeté dans la cour, puis les enfants l'avait poussé à coups de pied jusqu'au jardin, au bout de la rue principale, où il doit être encore. Ceux-là finissent sous le banc, conclut la marmite et elle ajouta :

– Quant au septième ciel, j'ai entendu dire mon ancien mari, l'entonnoir (lui au moins, a dans sa vie entendu et avalé tant de choses à travers ses oreilles), qu'il n'y a pas d'anges au septième ciel mais dans le bonheur et l'honneur éternels des chérubins. Parmi eux, il en est un d'une beauté exceptionnelle. Il se tient là-bas, transparent et brillant comme une étoile, sur une jambe fine, avec une épée de lumière dont il coupe les yeux comme un éclair et il chante incroyablement bien dès qu'on le touche. Dans ses veines coule le meilleur *bourgogne*...

– Je ne crois pas, dit le poêlon sage, le septième ciel est comme le cinquième et votre chérubin n'est rien d'autre que la salière avec le poivrier. Cela fait longtemps que j'ai entendu dire que deux êtres vivaient avec nous ici mais qui ne faisaient pas partie des anges et qu'ils s'appelaient la salière et le poivrier. Ils étaient en verre. Ils ont appris à quoi sert la sagesse contenue dans leurs têtes et ils ont commencé à saler et à poivrer à leur guise. Naturellement, notre maître n'a pas supporté cela et il les a chassés du ciel et envoyés sur la Terre, et je les ai vus là-bas se rouler par terre nus et sales déversant leur sagesse dans le vent. Donc, conclut le poêlon, tous les ciels sont pareils, et sous le ciel le plus bas se trouve la Terre où s'écrasent les anges déchus avant d'être avalés par le souterrain !

- Traître ! crièrent les jeunes mariés dans l'obscurité, mais à cet instant le jour se leva, on souleva le caquelon pour prendre la marmite, mais lorsqu'on a voulu le remettre en place son oreille accrocha maladroitement le coin du ciel et il tomba sur Terre dont il était fait et éclata en mille morceaux.

– C’est ainsi, remarqua le poêlon. La vie et la mort sont faites de la même chose.

3.

Lorsque la marmite, qui est de nouveau restée sans mari, revint à sa place, elle se revêtit d’obscurité au lieu de noir, puis chuchota au poêlon en lui disant que son oreille la chatouillait agréablement sous son habit de deuil et souligna qu’elle était par ailleurs faite de la meilleure terre.

– Mon défunt mari – murmurait-elle, était en terre glaise, alors que moi je suis faite en argile de la meilleure qualité, celui que l’on prend du sommet du vieux mont, qui sait lire l’heure dans le saut d’un bouquetin. Dans mes veines coule le sang de la plus douce des pluies, alors que dans les veines de mon mari, le caquelon, comme dans tout ange déchu, coulait l’eau d’une mare. Il était stupide comme les haricots blancs. Heureusement nous n’avons pas eu d’enfants, car eux aussi auraient pu croire les sottises concernant les chérubins au septième ciel, tout comme mes ex-maris...

Ainsi parlait la marmite, mais le poêlon fronça les sourcils plus que d’habitude et n’écarta son oreille que par politesse, car la marmite sentait le chou, ce qu’il ne supportait pas.

4.

Pendant le déroulement de cet événement, la porte du placard s’ouvrit et le maître déposa dans les bras du poêlon le chérubin du septième ciel en personne. Peu importe que cela se fusse produit par hasard et par erreur. Le nouveau venu était à tout point de vue une créature étincelante sur une jambe fine, qui portait une épée de lumière devant elle et était si transparente qu’on voyait son petit cœur rouge qui palpitait. Elle se mit à chanter au contact du poêlon qui trembla de plaisir et se crut transporté au septième ciel. Il découvrit la véritable vérité sur le chérubin qu’il pouvait toucher de la

meilleure façon, son nom était la flûte à Champagne. Le poêlon devint tout rouge à cause de cette double surprise. Il trembla encore longtemps à cause de cette voix divine et de ce toucher si agréable, mais il faisait attention de ne pas mettre du gras sur le petit pied de la visiteuse étincelante. Il n'a même pas senti la goutte de sang du cœur de la flûte tomber sur sa poitrine qui commençait à le ronger avec une telle ferveur d'amour qu'il a complètement perdu, dans cette obscurité, la tête et la queue. Il priait son adorable créature de lui jeter au moins un seul regard, lui promettant qu'elle se verrait en lui comme dans un miroir, mais la flûte ne bougeait pas faisant seulement attention de ne pas salir son pied. Elle a, quand même, abaissé un peu son regard pour vérifier si elle pouvait vraiment se voir dans le poêlon.

– Je n'y vois que de la suie, dit-elle avec mépris.

– C'est à cause de l'obscurité, répondit le poêlon justifiant son apparence noircie, mais avec un peu de citron et du sel je pourrais en un seul clin d'œil devenir ce que je suis vraiment.

– Ne le croyez pas, se mêla la marmite dans la conversation, si vous saviez comme il disait du mal sur vous avant votre arrivée ici ! A part cela, même lorsqu'il est le plus propre il est bien plus sale que moi quand je suis la plus noire de suie. On ne peut pas lui faire confiance et il n'est pas pour vous, qui êtes de sang chérubin et, comme je le vois, faite de meilleur cristal. C'est le mauvais destin et la providence qui vous ont jetée dans les bras d'un ange aussi noir que lui.

– Vous êtes gras comme un poêlon, dit la flûte s'adressant au poêlon. Et c'était vrai.

5.

Profondément blessé, le sage poêlon se rongea le sang jusqu'à ce que l'endroit, où était tombée la goutte de sang du chérubin, soit troué. Cette goutte pouvait être aussi celle d'un fond de vin resté dans la flûte. Et tiens ! Les bordures de sa blessure brillèrent comme au premier jour de sa vie, le cuivre

rouge dont il était fait étincela. Et il sentit une goutte d'espoir. Seulement, il était difficile de distinguer cette goutte du trou qui apparut sur le fond du poêlon.

Voyant cela, le maître dit qu'il ne veut pas d'un ustensile brûlé et le poêlon fut jeté dans la cave où se trouvait déjà le caquelon cassé qui dit au poêlon :

– Maintenant je me rends compte combien vous étiez sage et à quel point j'étais naïf. Vous aviez mille fois raison ! Mais, la sagesse et la naïveté finissent au même endroit.

Au même endroit se termine aussi l'histoire du petit pot.

Après avoir entendu l'histoire que leur raconta le petit pot, Eugène et Théodora restèrent encore quelques instants bouche bée sur le banc, puis Théodora demanda :

– Comment t'appelles-tu ?

Le petit pot rougit jusqu'aux oreilles malgré sa couleur bleue pervenche et dit en murmurant :

– Petsko.

Alors Eugène dit :

– Je constate qu'il n'y a rien dans votre histoire sur les soldats perdus que je recherche.

– Ah, bon ? fit le petit pot et conclut rapidement :

– C'est bizarre. Jusqu'à maintenant ils étaient toujours à leur place dans l'histoire. Il s'agit d'une erreur désagréable. Excusez-moi, s'il vous plaît ! Que faire maintenant ? Voulez-vous que je vous raconte de nouveau toute l'histoire ou seulement la partie sur les soldats qui a été omise ?

– Toute l'histoire de nouveau, dit Théodora qui aimait les histoires, mais Eugène refusa d'une voix décidée :

– Seulement la partie sur les soldats !

Et Petsko obéit :

– Donc, au sixième ciel, retenez bien au sixième ciel, juste au-dessus du ciel où habite la marmite, j'ai vu personnellement l'unité de soldats d'argent. Sont-ils encore là-bas,

j'ignore, mais ça vaudrait la peine de se renseigner. Chacun d'eux avait un sabre, une hallebarde et une massue.

– Ce sont sûrement eux, s'écria Eugène joyeusement, que faisaient-ils là-bas ?

– Croyez-moi, ils ne se prélassaient pas. C'étaient des combattants expérimentés. Chaque jour, à midi et le soir, ils sortaient sur le champ de bataille. Ils se battaient sur une large prairie blanche couverte de neige, et ils revenaient du combat en sang et sales, et on était obligé de les laver avant de les envoyer se reposer au sixième ciel. Ils y sont sans doute encore, s'ils ne sont pas tombés s'ils ne sont pas morts à la guerre, et je vous conseille de vous rendre à cette adresse et de les demander.

– Et comment obtenir leur adresse ? demanda Eugène.

Alors le petit pot tendit à Eugène un papier avec quelques lignes écrites dessus.

– Qu'est-ce qu'une adresse ? demanda Théodora.

– C'est une feuille de papier qui dit où quelqu'un habite. « Sibinianin Yanko n°3, premier étage, appartement 4 », épela Eugène, qui était élève de troisième année de l'école primaire, en essayant de lire ce qui était écrit sur le papier du petit pot.

– Et ça se trouve où ? demanda Théodora.

– Cette rue me dit quelque chose. On regardera à l'angle, il y a une plaque qui indique la rue.

– C'est notre rue ! s'écria Théodora sans regarder la plaque.

– Et le n° 3 est celui du bâtiment que nous habitons au premier étage. Génial ! ajouta Eugène.

Ils montèrent à l'étage, cherchèrent le n° 4 et ils se retrouvèrent chez eux.

– C'est chez nous ! s'écrièrent-ils tous les deux en même temps. Sur la feuille du petit pot il était encore écrit :

« Le sixième ciel se trouve à gauche de la fenêtre à trois battants qui donne sur le Danube ».

– C'est la cuisine, conclut Théodora et elle ouvrit la porte de l'armoire. Là, sur la sixième étagère se trouvaient les

12 assiettes en argent, et à côté d'elles la douzaine de couteaux, de fourchettes et de cuillères.

– Ce ne sont pas des soldats ! s'écria désespérément Eugène, et où sont les armes, il n'y a que des fourchettes et des cuillères ici ! Comment je vais faire pour conquérir Buda, Belgrade et Senta ? Catastrophe !

– Ce n'est pas si mal. Si tu ne peux pas aller à la guerre avec des assiettes, tu peux manger dedans. C'est bien mieux, dit Théodora et elle mit la table pour le déjeuner.

Première édition en serbe :
Dereta, Belgrade, 2003.